

MARX ET L'ANARCHISME

Rudolf ROCKER



COLLECTION LIBRE-PENSÉE

CNT-AIT

Le texte de Rocker a d'abord été publié par les éditions. de l'Entraide en 1925. Il fut entre autre publié en espagnol comme supplément à Espoir n° 645 en 1974. Aussi contenu dans un recueil intitulé « Marx le ténia du socialisme »

Le texte sur le socialisme scientifique est inédit.

MARX ET L'ANARCHISME

I

Il y a quelques années, peu après la mort de Frédéric Engels, Edouard Bernstein, un des plus illustres membres de la communauté marxiste, étonna ses amis par quelques découvertes notables. Bernstein manifesta publiquement ses doutes quant à l'exactitude de l'interprétation matérialiste de l'histoire, de la théorie marxiste de la plus value et de la concentration du capital ; il alla même jusqu'à attaquer la méthode dialectique, arrivant à la conclusion qu'il n'était pas possible de parler d'un socialisme critique. Homme prudent, Bernstein garda pour lui ses découvertes jusqu'à ce que meure le vieil Engels, et alors seulement il les rendit publiques au grand effroi des prêtres marxistes. Mais même cette prudence ne put le sauver, car on l'attaqua de tous côtés. Kautsky écrivit un livre contre l'hérétique, et le pauvre Édouard se vit obligé de déclarer au congrès de Hanovre qu'il était en état de péché mortel et qu'il se soumettait à la décision de la majorité scientifique.

Avec tout cela, Bernstein n'avait rien révélé de nouveau. Les raisons qu'il opposait aux fondements de la doctrine marxiste existaient déjà à l'époque où lui-même continuait encore à se faire l'apôtre fidèle de l'église marxiste. Ces arguments avaient été pris çà et là dans la littérature anarchiste, et le seul fait important était qu'un social-démocrate parmi les plus connus se réclamait d'eux pour la première fois. Personne ne niera que la critique de Bernstein avait produit une forte impression dans le camp marxiste : il avait ébranlé les fondements les plus importants de l'économie métaphysique de Karl Marx et il n'est pas surprenant que les respectables représentants du marxisme orthodoxe s'en soient vivement émus.

Tout cela ne serait pas très grave s'il n'y avait un autre inconvénient bien pire. Depuis près d'un siècle, les marxistes ne cessent de prêcher que Marx et Engels furent les inventeurs du socialisme dit scientifique ; une distinction artificielle s'est créée entre les socialistes dits utopiques et le socialisme scientifique des marxistes, différence

qui existe seulement dans l'imagination de ces derniers. Dans les pays germaniques, la littérature socialiste a été monopolisée par les théories marxistes, et tout social-démocrate les considère comme de purs produits, absolument originaux, des découvertes scientifiques de Marx et de Engels.

Mais ce rêve s'est lui aussi évanoui : les recherches historiques modernes ont établi d'une manière incontestable que le socialisme scientifique n'était rien de plus qu'une conséquence des vieux socialismes anglais et français, et que Marx et Engels ont connu à la perfection l'art de revêtir le plumage d'autrui. Après les révolutions de 1848, commença en Europe une réaction terrible ; la Sainte Alliance revint tendre ses filets dans tous les pays avec l'intention d'étouffer la pensée socialiste qui produisait une littérature d'une très grande richesse tant en France qu'en Belgique, Angleterre, Allemagne, Espagne et Italie. Cette littérature tomba presque totalement dans l'oubli pendant cette période d'obscurantisme qui commença à partir de 1848. Beaucoup d'œuvres parmi les plus importantes furent détruites, et rares sont les exemplaires qui trouvèrent refuge dans la tranquillité de certaines grandes bibliothèques publiques ou chez des particuliers. C'est seulement à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e que cette littérature a été redécouverte et aujourd'hui, nous sommes remplis d'admiration devant les idées fécondes que l'on trouve dans les vieux écrits des écoles postérieures à Fourier et à Saint-Simon, dans les œuvres de Considérant, Demasi, Mey et de tant d'autres.

De la même manière, on y a trouvé l'origine du socialisme dit scientifique. Notre vieil ami W. Tcherkesoff fut le premier à offrir un ensemble de tous ces faits ; il démontra que Marx et Engels ne sont pas les inventeurs des théories qui furent considérées pendant tant de temps comme leur patrimoine intellectuel (1) ; il arriva même à prouver que certains des travaux marxistes parmi les plus fameux, comme le *Manifeste communiste* par exemple, n'étaient en réalité rien d'autre que des traductions libres du français, faites par Marx et Engels. Tcherkesoff a d'ailleurs eu le plaisir de voir ses affirmations relatives au *Manifeste communiste*, reconnues par *Avanti*, organe central de la social-démocratie italienne (2), après que l'auteur ait eu l'idée de comparer le *Manifeste communiste* avec le *Manifeste de la Démocratie* de

Victor Considérant, paru cinq ans avant l'opuscule de Marx et de Engels.

Le *Manifeste communiste* est considéré comme une des premières œuvres du socialisme scientifique et le contenu de ce travail a été tiré des écrits d'un *utopiste*, car le marxisme inclut Fourier dans les socialistes utopiques. Voilà une des ironies les plus cruelles que l'on puisse imaginer, et cela ne constitue pas assurément une recommandation favorable quant à la valeur scientifique du marxisme. Victor Considérant fut un des premiers écrivains socialistes que Marx connut ; il le mentionne déjà à une époque où il n'était pas encore socialiste lui-même. En 1842, la *Allgemeine Zeitung* attaqua la *Rheinische Zeitung* dont Marx était rédacteur en chef, lui reprochant de sympathiser avec le communisme. Marx répondit alors par un éditorial (3) dans lequel il déclarait : « *Des œuvres comme celles de Leroux, Considérant et plus particulièrement le livre perspicace de Proudhon, ne peuvent être critiquées à partir de quelques observations superficielles ; il faut les étudier à fond avant de vouloir en faire la critique* ».

Le socialisme français a exercé la plus grande influence sur le développement de Marx ; mais de tous les écrivains socialistes de France, c'est P. J. Proudhon qui l'a le plus puissamment marqué.

Il est même évident que le livre de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* incita Marx à embrasser le socialisme. Les observations critiques de Proudhon sur l'économie nationale et les diverses tendances socialistes firent découvrir, avant Marx, un inonde nouveau, et ce fut principalement la théorie de la plus-value, développée elle aussi par le génial socialiste français, qui causa la plus forte impression sur l'esprit de Marx. L'origine de la doctrine de la plus value, cette grandiose « *découverte scientifique* » dont s'enorgueillissent tous nos marxistes, nous la trouvons dans les écrits de Proudhon. Grâce à celui-ci Marx parvint à connaître cette théorie, qu'il modifia plus tard, après l'étude des socialistes anglais Bray et Thompson.

Marx alla jusqu'à reconnaître publiquement la grande signification scientifique de Proudhon et, dans un livre aujourd'hui complètement disparu de la vente (4), il qualifia l'œuvre de celui-ci, *Qu'est-ce que la propriété?*, de « *premier manifeste scientifique du prolétariat français* ». Cette œuvre n'a plus été éditée par les marxistes, ni tra-

duite, malgré les grands efforts des représentants officiels du marxisme pour divulguer, dans toutes les langues, les écrits de leur maître. Ce livre a été oublié, on sait pourquoi ; sa réimpression ferait découvrir au monde le colossal contresens et l'insignifiance de tout ce que Marx a écrit plus tard au sujet de l'éminent théoricien de l'anarchisme.

Marx n'a pas été influencé seulement par les idées économiques de Proudhon, mais aussi par les théories anarchistes du grand socialiste français, et dans un de ses travaux de cette période, il combat l'Etat sous la même forme que l'avait fait Proudhon.

II

Tous ceux qui ont étudié attentivement l'évolution socialiste de Marx devront reconnaître que l'œuvre de Proudhon *Qu'est-ce que la Propriété ?* fut celle qui le convertit au socialisme. Ceux qui ne connaissent pas de près les détails de cette évolution et ceux qui n'ont pas eu la curiosité de lire les premiers travaux socialistes de Marx et de Engels, jugeront étrange et invraisemblable cette affirmation, car dans ses travaux postérieurs, Marx parle de Proudhon avec ironie et mépris, et ce sont précisément ces écrits que la social-démocratie publie de nouveau et réimprime constamment.

C'est ainsi que prend corps, petit à petit, l'opinion suivant laquelle Marx fut, dès le début, l'adversaire théorique de Proudhon et qu'il n'a jamais existé, entre eux deux, aucun point de contact. Il est vrai que, quand on lit ce que le premier a écrit à propos du second dans *Misère de la philosophie*, dans le *Manifeste communiste* et dans la nécrologie qu'il publia dans le *Sozialdemokrat* de Berlin, peu après la mort de Proudhon, il n'est pas possible d'avoir une autre opinion.

Dans *Misère de la philosophie* il attaque Proudhon de la pire manière, usant de tous les recours pour démontrer que les idées de celui-ci n'ont pas de valeur et qu'elles n'ont aucune importance, ni comme socialistes ni comme critique de l'économie politique : « Monsieur Proudhon - dit-il - a le malheur d'être compris d'une étrange manière ; en France il a le droit d'être un mauvais économiste, car on le considère comme un bon philosophe allemand ; en Al-

lemagne, il peut être un mauvais philosophe, puisqu'il y est considéré comme le meilleur économiste français. En ma qualité d'Allemand et d'économiste, je me vois obligé de protester contre cette double erreur ». (5)

Et Marx va plus loin encore : il accuse Proudhon, sans avancer aucune preuve, d'avoir plagié les idées de l'économiste anglais Bray. Il écrit : « *Nous croyons avoir trouvé dans le livre de Bray (6) la clé de tous les travaux passés, présents et à venir de Monsieur Proudhon* ». Il est intéressant d'observer comment Marx, qui a utilisé tant de fois les idées d'autrui et dont le *Manifeste communiste* n'est en réalité qu'une copie du *Manifeste de la Démocratie* de Victor Considérant, traite les autres de plagiaires.

Mais poursuivons. Dans le *Manifeste communiste*, Marx dépeint Proudhon comme un représentant bourgeois et conservateur (7). Et dans la nécrologie qu'il écrivit dans le *Sozialdemokrat* (1865) nous lisons les mots suivants : « *Dans une histoire, rigoureusement scientifique, de l'économie politique, ce livre (il se réfère à *Qu'est-ce que la propriété ?*) méritera à peine d'être mentionné. Car de semblables ouvrages jouent dans les sciences exactement le même rôle que dans la littérature de nouvelles* ».

Et dans le même article nécrologie, Marx réitère son affirmation comme quoi Proudhon manque totalement de valeur en tant qu'économiste, opinion qu'il émettait déjà dans *Misère de la philosophie*.

Il est facile de comprendre que de pareilles assertions, lancées par Marx contre Proudhon, devaient répandre la croyance, et pour mieux dire la conviction, qu'entre lui et le grand écrivain français il n'existait pas la moindre parenté. En Allemagne, Proudhon est presque totalement inconnu. Les éditions allemandes de ses œuvres, faites autour de 1840, sont épuisées. L'unique livre qui a été de nouveau publié en allemand est *Qu'est-ce que la propriété ?*, et même cette édition a été diffusée dans un cercle restreint. Cette circonstance explique le fait que Marx soit parvenu à effacer les traces de sa première évolution socialiste. Que son opinion ait été bien différente au début, nous avons eu l'occasion de le voir plus haut, et les conclusions qui suivent corroborent notre affirmation.

Étant rédacteur en chef de la *Rheinische Zeitung*, un des principaux journaux de la démocratie allemande, Marx arriva à connaître les écrivains socialistes les plus importants de France, alors que lui-même n'était pas encore socialiste. Nous avons déjà mentionné une de ses citations dans laquelle il fait allusion à Victor Considérant, Pierre Leroux et Proudhon, et il ne fait pas de doute que Considérant, et spécialement Proudhon, ont été les maîtres qui l'amènèrent au socialisme. *Qu'est-ce que la propriété ?* a exercé, de toute évidence, la plus grande influence dans la maturation politique de Marx ; ainsi, à la période mentionnée, il qualifia le génial Proudhon du plus « *conséquent et sagace des écrivains socialistes* » (8). En 1843 la *Rheinische Zeitung* fut supprimée par la censure prussienne ; Marx partit pour l'étranger, et durant cette période, il poursuivit son évolution vers le socialisme. La dite évolution se constate très bien dans ses lettres à l'écrivain Arnold Ruge, et mieux encore, dans son livre *La Sainte Famille* ou *Critique de la critique critique*, qu'il publia conjointement avec Frédéric Engels. Le livre, paru en 1845, avait pour objet la contestation de la nouvelle tendance du penseur Bruno Bauer (9). En plus de questions philosophiques, cette œuvre s'occupe aussi d'économie politique et de socialisme, et ce sont précisément ces parties qui nous intéressent ici.

De tous les travaux que publièrent Marx et Engels, *La Sainte Famille* est l'unique qui n'a pas été traduit en d'autres langues (10), et dont les socialistes allemands ne firent pas d'autre édition. Il est vrai que Frantz Mehring, héritier littéraire de Marx et de Engels, a publié, à la charge du Parti socialiste allemand, *La Sainte Famille* avec d'autres écrits correspondant à la première période de l'activité socialiste de leurs auteurs, mais ceci se fit soixante ans après la sortie de la première édition, et, d'autre part, la réédition était destinée aux spécialistes, car son coût était excessif pour un travailleur. À côté de cela, Proudhon est connu d'une manière si limitée en Allemagne, que très peu se seront rendu compte de la profonde différence existant entre les premiers jugements que Marx émettait sur lui et ceux qu'il soutiendra plus tard.

Et cependant, ce livre démontre clairement le processus évolutif du socialisme chez Marx et l'influence puissante que Proudhon a exercé sur lui. Tout ce que les marxistes ont attribué ensuite à leur

maître, Marx le reconnaissait, dans *La Sainte Famille*, comme les mérites de Proudhon.

Voyons ce qu'il dit à ce sujet à la page 36 : « *Tous les développements de l'économie politique supposent la propriété privée. Cette hypothèse de base, l'économie politique la considère comme un fait inattaquable ; elle ne la soumet à aucun examen et même, pour reprendre l'aveu naïf du Say (11), n'en parle qu'accidentellement. Et voici Proudhon qui soumet la propriété privée, base de l'économie politique, à un examen critique, au premier examen catégorique aussi impitoyable que scientifique. C'est là le grand progrès scientifique qu'il a réalisé, un progrès qui révolutionne l'économie politique et rend pour la première fois possible une véritable science de l'économie politique. L'ouvrage de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* est aussi important pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?* pour la politique moderne ».*

Il est intéressant de comparer ces paroles de Marx avec celles qu'il a écrites ensuite à propos du grand théoricien anarchiste. Dans *La Sainte Famille* il dit que *Qu'est-ce que la propriété ?* a été la première analyse scientifique de la propriété privée et qu'elle a donné la possibilité de faire de l'économie nationale une véritable science ; mais dans sa nécrologie publiée dans le *Sozialdemokrat*, le même Marx assure que dans une histoire rigoureusement scientifique de l'économie, cette œuvre mérite à peine d'être mentionnée.

Quelle est la cause d'une pareille contradiction ? Voilà une question que les représentants du socialisme dit scientifique n'ont pas encore éclaircie. En réalité, il n'y a qu'une réponse : Marx voulait cacher la fontaine dans laquelle il avait bu. Tous ceux qui ont étudié sérieusement le problème et qui ne se sentent pas entraînés par le fanatisme partisan devront reconnaître que cette explication n'est pas le fait d'un caprice.

Voyons encore ce que Marx constate quant à l'importance historique de Proudhon. A la page 52 du même livre, nous lisons : « *Proudhon n'écrit pas seulement en faveur des prolétaires, mais il est un prolétaire lui-même, un ouvrier ; son œuvre est un manifeste scientifique de prolétariat français* ».

Ici, comme on le voit, Marx exprime en termes précis que

Proudhon est un théoricien du socialisme prolétarien et que son œuvre constitue un manifeste scientifique du prolétariat français. En revanche, dans *Manifeste communiste*, il assure que Proudhon incarne le socialisme petit-bourgeois et conservateur. Peut-on trouver plus grande contradiction ? Qui devons-nous croire, le Marx de *La Sainte Famille* ou l'auteur du *Manifeste* ? Et d'où provient cette divergence ? C'est une question que nous posons de nouveau, et, bien entendu, la réponse est toujours la même ; Marx voulait dissimuler au monde tout ce qu'il devait à Proudhon, et, pour lui, tous les moyens étaient bons. Il ne peut y avoir d'autre explication de ce phénomène ; les moyens que Marx employa plus tard dans sa lutte contre Bakounine prouvent à l'évidence qu'il n'était pas très délicat quant au choix de ceux-ci (12).

III

Les écrits politiques de Marx, à cette période, démontrent qu'il avait même été influencé par les idées anarchistes de Proudhon ; par exemple, l'article qu'il publia dans le *Vorwärts* de Paris .

Le *Vorwärts* était un journal qui paraissait dans la capitale française vers les années 1844-1845, sous la direction d'Henri Bernstein. Au début, il était seulement de tendance libérale. Mais plus tard, après la disparition des *Annales franco-allemandes*, Bernstein entra en relation avec les anciens collaborateurs de cette dernière publication, qui le conquirent à la cause socialiste. Le *Vorwärts* se convertit alors en organe officiel du socialisme et de nombreux collaborateurs de la revue de Arnold Ruge, tels Bakounine, Marx, Engels, Henri Heine, Georges Herwegh, etc. y participèrent.

Dans le numéro 68 de ce journal (7 août 1844), Marx publia une œuvre de polémique, Notes critiques de propos de l'article : Le Roi de Prusse et la réforme sociale. Il y étudia la nature de l'Etat et démontre l'incapacité absolue de cet organisme pour diminuer la misère sociale et pour supprimer le paupérisme. Les idées que l'auteur développe dans cet article sont les idées purement anarchistes et sont en parfaite concordance avec les concepts que Proudhon, Bakounine et autres théoriciens de l'anarchisme, ont établi à ce sujet. Les lecteurs pourront juger à partir du texte suivant extrait de l'étude de Marx :

« *Aucun gouvernement au monde n'a pris, immédiatement et sans accord avec les autorités, de mesures contre le paupérisme. Le parlement anglais envoya même des commissaires dans tous les pays d'Europe, afin de prendre connaissance des différents remèdes administratifs contre le paupérisme. Mais pour autant que les Etats sont occupés du paupérisme, ils en sont restés aux mesures d'administration et de bienfaisance ou en deçà.*

L'Etat peut-il se comporter autrement ?

L'Etat ne découvrira jamais dans l'Etat et l'organisation de la société, la raison des maux sociaux. Là où il y a des partis politiques, chacun trouve la raison de chaque mal dans le fait que son adversaire occupe sa place à la direction de l'Etat. Même les politiciens radicaux et révolutionnaires trouvent la raison non pas dans l'essence (Wesen) de l'Etat, mais dans une forme déterminée d'Etat qu'ils veulent remplacer par un autre.

Du point de vue politique, l'Etat et l'organisation de la société ne sont pas deux choses différentes. L'Etat c'est l'organisation de la société. Dans la mesure où l'Etat reconnaît des anomalies sociales, il en cherche la raison, soit dans les lois naturelles qu'aucune puissance humaine ne peut plier, soit dans la vie privée qui est indépendante de l'Etat, soit dans une inadaptation de l'administration qui dépend de l'Etat. C'est ainsi que l'Angleterre trouve que la misère a sa raison d'être dans la loi naturelle, d'après laquelle la population doit toujours dépasser les moyens de subsistance. D'un autre côté, elle explique le paupérisme par la mauvaise volonté des pauvres, comme le roi de Prusse l'explique par le sentiment non-chrétien des riches et la Convention par la mentalité contre-révolutionnaire des propriétaires. C'est pourquoi l'Angleterre punit les pauvres, le roi de Prusse exhorte les riches, et la Convention guillotine les propriétaires.

Enfin, tous les Etats cherchent dans des déficiences accidentelles ou intentionnelles de l'administration la cause, et par suite, dans des mesures administratives, le remède à tous leurs maux. Pourquoi ? Précisément parce que l'administration est l'activité organisatrice de l'Etat.

L'Etat ne peut supprimer la contradiction entre la destination et la bonne volonté de l'Administration d'une part, ses moyens et ses

possibilités d'autre part, sans se supprimer lui-même parce qu'il repose sur cette contradiction. Il repose sur la contradiction entre la vie publique et la vie privée, sur la contradiction entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. L'administration doit donc se borner à une activité formelle et négative ; car là où la vie civile et son travail commencent cesse le pouvoir de l'administration. Bien plus, vis-à-vis des conséquences qui découlent de la nature non sociale de cette vie civile, de cette propriété privée, de ce commerce, de cette industrie, de ce pillage réciproque des différentes sphères civiles, vis-à-vis de ces conséquences, c'est l'impuissance qui est la loi naturelle de l'administration. Car cette division poussée à l'extrême, cette bassesse, cet esclavage de la société civile constituent le fondement sur lequel repose l'Etat moderne, de même que la société civile de l'esclavage constituait le fondement naturel sur lequel reposait l'Etat antique. L'existence de l'Etat et l'existence de l'esclavage sont inséparables. L'Etat antique et l'esclavage antique - franchises oppositions classiques - n'étaient pas plus soudés l'un à l'autre que ne le sont l'Etat moderne et le monde moderne du trafic sordide, hypocrites oppositions chrétiennes ».

Cette interprétation essentiellement anarchiste de la nature de l'Etat, qui paraît tellement étrange quand on évoque les doctrines postérieures de Marx, est une preuve évidente de l'origine anarchiste de sa première évolution socialiste. L'article mentionné reflète les concepts de la critique de l'Etat faite par Proudhon, critique qui trouva sa première expression dans *Qu'est-ce que la Propriété ?*. Cette œuvre immortelle a exercé l'influence la plus décisive dans l'évolution du communisme allemand, malgré qu'il se soit efforcé par tous les moyens - et ils ne furent pas des plus nobles - de nier les premières phases de son évolution de socialiste. Naturellement les marxistes soutinrent leur maître là-dessus et ainsi, petit à petit, se développa une fausse interprétation historique quant au caractère des premières relations entre Marx et Proudhon.

En Allemagne principalement, ce dernier étant pratiquement inconnu, les plus étranges affirmations purent circuler à propos. Mais mieux on connaît les œuvres importantes de la vieille littérature socialiste et plus on constate tout ce que le socialisme dit scientifique

doit à ces utopistes, longtemps oubliés à cause de la réclame gigantesque que fit l'école marxiste ainsi que pour d'autres raisons qui contribuèrent à reléguer dans l'ombre la littérature socialiste de la première période. Et un des maîtres les plus importants de Marx, celui qui posa les bases de toute son évolution postérieure, fut précisément Proudhon, l'anarchiste si calomnié et si mal compris par les socialistes légalistes.

IV

Le 20 juillet 1870, Karl Marx écrivait à Frédéric Engels :

« Les français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation des pouvoirs de l'Etat sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement européen de France en Allemagne ; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays depuis 1866 jusqu'à présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française, tant au point de vue de la théorie qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, du prolétariat allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon ».

Marx avait raison : le triomphe de l'Allemagne sur la France traça une nouvelle voie dans l'histoire du mouvement ouvrier européen.

Le socialisme révolutionnaire et libéral des pays latins fut écarté, laissant le champ libre aux théories étatistes et anti-anarchistes du marxisme. L'évolution de ce socialisme vivant et créateur se vit contrariée par le nouveau dogmatisme de fer qui prétendait posséder une connaissance totale de la réalité sociale, alors qu'il n'était tout au plus, qu'un ensemble de phraséologie et de sophisme fatalistes, et le résultat fut la mort de toute véritable pensée socialiste.

Avec les idées, changèrent aussi les méthodes de lutte du mouvement socialiste. Au lieu des groupes révolutionnaires, assurant la propagande et l'organisation des luttes économiques, dans lesquels les

internationalistes avaient vu le germe de la société future et les organes aptes à la socialisation des moyens de production et d'échanges, commença l'ère des partis socialistes et la représentation parlementaire du prolétariat. Petit à petit, on oublia la vieille éducation socialiste qui conduisait les ouvriers à la conquête de la terre et des usines, mettant à sa place la nouvelle discipline de parti qui considérait la conquête du pouvoir politique comme son idéal suprême.

Michel Bakounine, le grand adversaire de Marx, jugea avec clairvoyance, le changement de situation et, le cœur amer, il prédit qu'avec le triomphe de l'Allemagne et la chute de la Commune de Paris, commençait un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Europe. Physiquement épuisé et tout près de la mort il écrivit, le 11 novembre 1874, ces mots importants à Ogarev :

« Le bismarckisme - qui devient militarisme, régime policier et monopole financier fusionnés dans un système s'intitulant Nouvel Etat - est en train de triompher partout. Mais peut-être que dans dix ou quinze ans l'évolution imprévue de l'espèce humaine éclairera de nouveau les sentiers de la victoire ».

Bakounine se trompa en cette occasion, ne se doutant pas qu'un demi-siècle serait nécessaire ainsi qu'une terrible catastrophe mondiale, pour que le bismarckisme soit détruit.

V

De même que le triomphe de l'Allemagne en 1871 et la chute de la Commune de Paris furent les signes de la disparition de la vieille Internationale, de même la grande guerre de 1914 fût le point de départ de la banqueroute du socialisme politique.

Et ici se produit un événement singulier, véritablement grotesque, dont l'explication se trouve dans un manque total de connaissance quant à l'histoire du vieux mouvement socialiste. Bolcheviks, indépendants, communistes, etc, ne se privèrent pas d'accuser la vieille social-démocratie d'une trahison honteuse des principes du marxisme. Ils les accusèrent aussi d'avoir étouffé le mouvement socialiste dans le marais du parlementarisme bourgeois, d'avoir mal inter-

prété l'attitude de Marx et de Engels sur l'Etat, etc.

Le directeur spirituel des bolcheviks, Lénine, essaya de fonder son accusation sur des bases solides dans son célèbre ouvrage *L'Etat et la Révolution* qui est, d'après des disciples, la véritable et pure interprétation du marxisme. Au moyen d'une collection de citations parfaitement arrangées, Lénine prétend démontrer que les fondateurs du socialisme scientifique furent toujours des ennemis déclarés de la démocratie et du borbier parlementaires, et que toutes leurs aspirations tendaient à la disparition de l'Etat.

Il ne faut pas oublier que Lénine fit tout récemment cette découverte quand son parti, contre toute espérance, se trouva en minorité après les élections pour l'Assemblée Constituante. Jusqu'alors les bolcheviks avaient participé, à côté des autres partis, aux élections, et faisaient bien attention de ne pas entrer en conflit avec les principes de la démocratie. Aux dernières élections de la Constituante de 1918, ils y prirent part avec un programme grandiose. Mais voyant que, malgré tout, ils restaient minoritaires, ils déclarèrent la guerre à la démocratie et provoquèrent la dissolution de l'Assemblée constituante, Lénine publiant alors *L'Etat et Révolution* comme justificatif personnel.

La tâche de Lénine n'était pas simple, pour sûr : d'un côté il se voyait obligé de faire des concessions avancées aux tendances anti-étatiques des anarchistes, et de l'autre, de démontrer que son attitude n'était en aucune façon anarchiste, mais exclusivement marxiste. La conséquence inévitable de tout cela est que son œuvre est pleine d'erreurs de défie toute logique sensée. Un exemple prouvera cette affirmation : Lénine, voulant accentuer le plus possible une tendance anti-étatique supposée de Marx, cite le paragraphe célèbre de la Guerre civile en France, où Marx donne son approbation à la Commune pour avoir commencé par bannir l'Etat parasitaire. Mais Lénine ne se donne pas la peine de rappeler que Marx se voyait obligé par ces paroles, - qui sont en contradiction ouverte avec toute son attitude antérieure - de faire une concession aux partisans de Bakounine, avec lesquels il poursuivait alors une lutte très aiguë.

Même Frantz Mehring - que l'on ne peut suspecter de sympathie pour les socialistes majoritaires - a dû reconnaître cette contradiction dans son dernier livre Karl Marx, où il dit : « *Malgré tout l'as-*

pect authentique des détails de cette œuvre, il est hors de doute que la pensée ici exprimée, contredit toutes les opinions que Marx et Engels proclamaient depuis le Manifeste communiste, soit un quart de siècle avant ».

Bakounine était dans le vrai en disant alors :

« L'effet de la Commune fut si formidable que les marxistes eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent plus : à l'inverse de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous, tellement la passion de cette révolution avait été puissante ».

(Lettre au journal La Liberté de Bruxelles, 5 octobre 1872)

VII

Lénine oublie encore quelque chose et cette chose est d'une importance capitale pour notre sujet. La voici : ce furent précisément Marx et Engels qui essayèrent d'obliger les organisations de la vieille Internationale à développer une action parlementaire, se faisant ainsi les responsables directs de l'embourbement collectif du mouvement ouvrier socialiste dans le parlementarisme bourgeois. L'Internationale fut la première tentative pour unir les travailleurs organisés de tous les pays en une grande Union, dont l'aspiration finale serait la libération économique des travailleurs. Les idées et les méthodes des différentes sections se différenciant entre elles, il était d'une importance capitale d'établir des points de contact pour l'œuvre commune, et de reconnaître l'ample autonomie et l'autorité indépendante des diverses sections. Tant que cela se fit, l'Internationale grandit avec force et se développa dans tous les pays. Mais tout changea complètement à partir du moment où Marx et Engels s'obstinèrent à pousser les différentes fédérations vers l'action parlementaire. Ceci se produisit pour la première fois à la malheureuse conférence de Londres, en 1871, où il essayèrent de faire approuver une résolution qui se terminait par les mots suivants :

« (...) considérant que contre le pouvoir collectif des classes possédantes le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant en parti politique distinct opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes ; que cette constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but suprême, l'abolition des classes ;

que la coalition des forces ouvrières déjà obtenue par les luttes économiques doit aussi servir de levier aux mains de cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique de ses exploiters.

La conférence rappelle aux membres de l'Internationale : que, dans l'état militaire de la classe ouvrière, son mouvement économique et son action politique sont indissolublement liés ».

(Résolution n° 9 de la Conférence de Londres, 17-25 septembre 1871)

Qu'une seule section ou fédération de l'Internationale adopte une telle résolution était chose fort possible, car seuls ses adhérents étaient tenus de l'appliquer ; mais que le Conseil exécutif l'impose à tous les membres de l'Internationale, et surtout s'agissant d'un sujet n'ayant pas été présenté au Congrès général, constituait un procédé arbitraire, en contradiction totale avec l'esprit de l'Internationale et qui devait soulever une protestation énergique de tous les éléments individualistes et révolutionnaires.

Le congrès honteux de La Haye, en 1872, conclut l'œuvre entreprise par Marx et Engels afin de transformer l'Internationale en une mécanique à élections, incluant à cet effet une clause qui obligeait les différentes sections à lutter pour la conquête du pouvoir politique. Marx et Engels furent donc responsables de la division de l'Internationale, avec toutes ses conséquences funestes pour le mouvement ouvrier, et ce sont eux, par l'action politique, qui provoquèrent l'embourbement et le dégénérescence du Socialisme.

VIII

Quand éclata la révolution d'Espagne en 1878, les membres de l'Internationale - presque tous anarchistes - dénoncèrent les pétitions des partis bourgeois et suivirent leur propre chemin vers l'expropria-

tion de la terre et des moyens de production, avec un esprit socialement révolutionnaire. Des grèves générales et des révoltes éclatèrent à Alcoy, San Lucar de Barrameda, Cartagène et en d'autres endroits, qui durent être étouffées dans le sang. La ville portuaire de Cartagène résista plus longtemps, restant aux mains des révolutionnaires pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'elle tombe finalement sous le feu des bateaux de guerre prussiens et anglais. C'est alors que Engels attaqua sévèrement, dans le Volkstaat les bakouniniens espagnols et les invectiva pour ne pas vouloir s'allier aux républicains. Comme le même Engels aurait critiqué, s'il vivait encore, ses disciples communistes de Russie et d'Allemagne !

Après le célèbre congrès de 1891, quand les dirigeants des *Jeunes* furent exclus du parti social-démocrate, pour répondre à la même accusation que Lénine adressait aux *opportunistes* et *kautskystes*, ils fondèrent un parti à côté avec son organe propre : *Der Sozialist* à Berlin. Au début, ce mouvement fut extrêmement dogmatique et présenta des idées vraiment identiques à celles de l'actuel Parti communiste. Si on lit par exemple le livre de Teistler *Le parlementarisme et la classe ouvrière*, on rencontrera des concepts identiques à ceux de *L'Etat et la Révolution* de Lénine. De la même manière que les bolcheviks russes et que les membres du parti communiste allemand, les socialistes indépendants d'alors rejetaient les principes de la démocratie et se refusaient à participer aux parlements bourgeois sur les bases des principes réformistes du marxisme.

Et comment parlait Engels de ces jeunes qui se complaisaient, de même que les communistes, à accuser les dirigeants du parti social-démocrate de trahison envers le marxisme ? Dans une lettre à Sorge, en octobre 1891, le vieil Engels fait les aimables commentaires suivants :

« *Les sales Berlinoises se sont convertis en accusés au lieu de continuer à se conduire en accusateurs et, ayant manœuvré comme de pauvres types, ils ont été obligés de travailler hors du parti, s'ils voulaient faire quelque chose. Il est certain, qu'il y a parmi eux des espions policiers et des anarchistes déguisés qui désirent travailler secrètement parmi nous. Avec ceux-ci il y a une quantité d'ânes, d'étudiants trompés et de clowns insolents de tout acabit. En tout, ils sont*

environs deux cents personnes ».

On serait véritablement curieux de savoir de quels adjectifs sympathiques Engels aurait honoré nos *communistes* d'aujourd'hui, qui prétendent être les gardiens des principes marxistes.

*

**

Il n'est pas possible de caractériser les méthodes de la vieille social-démocratie. Sur ce point, Lénine ne dit pas un mot et ses amis allemands moins encore. Les socialistes majoritaires doivent rappeler ce détail évocateur pour démontrer que ce sont eux les véritables représentants du marxisme ; quiconque connaît un peu d'histoire leur donnera raison. Le marxisme est responsable de l'orientation de la classe ouvrière vers l'action parlementaire et il a tracé le chemin de l'évolution poursuivie dans le parti social-démocrate allemand. C'est seulement quand on aura compris cela que l'on verra que la voie de la libération sociale nous conduit vers la terre heureuse de l'anarchisme, en passant bien au-dessus du marxisme.



NOTES

- (1) *W. Tcherksoff*: Pages d'histoire socialiste, Les Précurseurs de l'Internationale.
- (2) Cet article, intitulé *Il inanifesto della democrazia*, fut publié d'abord dans *Avanti*. (N° 1901 de l'année 1902).
- (3) *Rheinische Zeitung*, n° 289, 16 octobre 1842.
- (4) Il s'agit de la *Sainte Famille*, écrit en 1813 et publié en 1845 ! Cet ouvrage figure dans les *Œuvres complètes* (traduction Molitor) et les Editions sociales l'ont Publié dans une nouvelle traduction en 1969. Une soixantaine de pages élogieuses sont consacrées à Proudhon, que Marx défend contre les attaques d'Edgard Bauer.
- (5) Marx *Misère de la Philosophie*. Introduction.
- (6) Bray *Labour's wrougs and Labour's remedy*.
- (7) Marx-Engels *Das Kommunistische manifest*, p. 21.
- (8) *Rheinische Zeitung*, 7 janvier 1843.
- (9) Bruno Bauer un des participants les plus assidus du club berlinois *Les Libres*, où on pouvait rencontrer les figures les plus représentatives de la libre-pensée allemande (première moitié du XIX^e), comme Feuerbach, l'auteur de *L'essence du Christianisme*, œuvre profondément athée, ou Max Stirner, auteur de *L'Unique et sa propriété*. La Pensée autoritaire de Karl Marx devait forcément se heurter avec les idées libres de B. Bauer, dont l'œuvre *Kritik mit kirche und staat* (La critique de l'Eglise et de l'Etat) fut totalement saisie par les dominicains et brûlée (première édition de 1843). La seconde édition (Berne, 1844) eut un sort meilleur, contrairement à son auteur qui fut condamné et incarcéré pour ses idées.
- (10) Voir note 4.
- (11) J.-B. Say, économiste français de l'époque dont les œuvres complètes furent traduites en allemand par Max Stirner. La phobie de Marx pour la pensée anarchiste française ou pour la libre-pensée allemande (une partie de son livre posthume *L'idéologie allemande* était destinée à minimiser l'importance de *l'Unique et sa propriété* de Stirner), se tournait aussi contre le sociologue Say, très commenté à l'époque par tous ceux qui critiquaient la tyrannie de l'Etat et qui tentaient de s'y soustraire.
- (12) La rupture de Marx avec Proudhon repose aussi sur un fait sordide. A Paris en 1845-1846, Marx luttait contre l'influence de Karl Grün sur les Allemands émigrés. Tous les moyens étaient bons et Marx écrivit d Proudhon pour le mettre en garde contre cet individu « suspect ». En même temps, il proposait à Proudhon d'être son correspondant en France, en un mot de l'enrôler. Proudhon répondit par une longue lettre le 17 mai 1843. Il repousse fermement les accusations contre Grün et se refuse « *après avoir démolit tous les dogmatismes (...) à endormir le peuple* » (..) « *ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle religion, cette religion fut-elle la religion de la logique, la religion de la raison* (...) ». *A cette condition j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non !* ». *On conçoit l'effet que put faire cette, lettre sur Marx... A partir de ce moment, Proudhon était condamné. Il devenait « un parvenu de la science qui se rengorge de ce qu'il n'est pas et de ce qu'il n'a pas, (...) un crâneur et un encenseur de soi-même, etc. !* ».

« Marx a été arrêté jeune encore par un accident très fréquent au XIXe siècle :
il s'est pris au sérieux.

*Il a été saisi d'une sorte d'illusion messianique qui lui a fait croire qu'un rôle décisif
lui était réservé pour le salut du genre humain »*

(Simone Weill, Oppression et Liberté)

LE SOCIALISME SCIENTIFIQUE N'EXISTE PAS !

Dans leur lutte contre les anarchistes, Marx et ses partisans se targuaient d'être les tenants d'un socialisme « *scientifique* », à l'inverse de leurs ennemis qualifiés de socialistes « *utopiques* », poursuivant des chimères de manière excentrique. La croyance fortement ancrée de la bourgeoisie de l'époque en la toute puissance de la science prend ici toute son ampleur. Dans cet esprit, une théorie (entre autre politique) sérieuse et tournée vers l'avenir se devait d'être « *scientifique* ». Ainsi le marxisme est considéré par ses partisans comme une science, c'est-à-dire pour les plus obtus qu'on ne discute pas ses conclusions, et qu'il faut les appliquer au pied de la lettre. Ses séides ont malheureusement pu effectuer cette démarche dans quelques pays dont la Russie, avec les résultats que l'on connaît.

La science marxiste tire aussi des conclusions relevant des sciences sociales. Malheureusement, dans une entrevue donné à France Culture, Pierre Clastres (1), l'anthropologue auteur de « *La société contre l'Etat* » nous indique que :

« [...] si le marxisme c'est la science de la société, et disons les marxistes présentent le marxisme de cette manière : c'est la science de la société - j'entends par marxiste pas tellement Marx sinon tout ce qui est venu après. Si le marxisme c'est la science de la société, alors les sociétés primitives relèvent d'une analyse marxistes. Forcément. Sinon on ne peut pas dire que le marxisme c'est la science de la société, puisqu'il y aurait au moins un champ de la société qui échappe à cette analyse. Qu'est ce qu'on voit ? C'est que

peu à peu, au fur et à mesure que se mènent des études dites d'anthropologie économique, ce qu'on voit c'est que disons la clef de voûte de la conception de l'histoire du marxisme, à savoir le développement nécessaire des forces productives, eh bien ça c'est quelque chose qui ne se passe pas dans les sociétés primitives. Les sociétés primitives c'est des sociétés dans lesquelles ce qu'on appelle les forces primitives ne tendent pas du tout à se développer. Alors par conséquent là il y a quelque chose qui ne colle pas du tout avec la conception marxiste de l'histoire. »

Concernant les sciences dites « fondamentales », Marx et Engels eux-mêmes se sont essayés aux mathématiques, avec cet exemple que nous narre Laurent Schwartz (2), tiré de son autobiographie « *Un mathématicien aux prises avec le siècle* » (ed. Odile Jacob, 1997) :

« Aux Etats-Unis, en 1948, où il fit paraître un article qui fit sensation, « A century balance's sheet », dans Partisan Review, Van Heijenoort prit ses distances avec le trotskisme en formulant une critique originale du marxisme et du léninisme. Passant au crible les manuscrits mathématiques de Marx, il n'y trouvait guère plus que les connaissances d'un « étudiant alerte » de notre premier cycle, et s'étonnait qu'il eût pu sérieusement se prendre pour un mathématicien. Face à tant de suffisance, comment, se demandait Van Heijenoort, se fier au jugement de Marx sur d'autres sujets ? Ce verdict un peu à l'emporte-pièce était fondé sur une intuition qu'on ne peut simplement repousser. Il cite de nombreuses erreurs mathématiques de Marx et surtout d'Engels, conjuguées à un orgueil démesuré. Glaeser en avait également noté de son côté. Marx, dans une lettre à Engels, lui annonçait qu'il avait trouvé une nouvelle définition de la dérivée sans infiniment petits, plus simple que celle des mathématiciens. Il se trouve que c'était celle de Lagrange. On ne peut certes pas lui reprocher d'avoir réinventé une définition donnée par celui-ci ! Encore faut-il savoir que c'est la seule véritable erreur de Lagrange, dont l'extraordinaire génie mathématique force le respect. La réponse d'Engels à Marx accentue encore la note mégalomaniaque du dialogue : « Bravo, vous avez enfin expliqué ce que ces Messieurs de la Faculté avaient tout fait pour nous cacher ». À ceci près que le temps a consacré

la définition de ces messieurs. Engels aggrava encore son cas en avançant, pour justifier le principe hégélien selon lequel la négation de la négation est une affirmation supérieure, que la négation d'un nombre réel positif a est $-a$, et que la négation de la négation de a est $(-a)x(-a) = a^2$ plus grand que a ! C'est abracadabrant. Il confond l'opposé de a dans [l'ensemble des nombres réels] avec la négation d'une proposition en logique. Si l'on voulait absolument faire cette confusion, la négation de la négation de a serait $-(-a) = a$, et non a^2 . Enfin, a^2 n'est plus grand que a que si a est plus grand que 1 ; pour $a = 1/2$, $a^2 = 1/4$. Sachant cela, un mathématicien lit effectivement l'Anti-Dühring (3) avec d'autres yeux ! »

Cet exemple de la « négation de la négation » (4) a fait long feu, ainsi que nous l'explique Jacques Monod (5), dans son fameux ouvrage « *Le hasard et la nécessité* » (Editions du Seuil, 1970), où quelques pages sont consacrées aux rapports entre marxisme, science et épistémologie :

« Mais à la vérité il n'était pas nécessaire d'attendre les développements de la science du XX^e siècle pour qu'apparaissent les confusions et non-sens auxquels cette thèse ne pouvait manquer de conduire. Pour éclairer la lanterne du pauvre M. Dühring qui les dénonçait déjà, Engels lui-même a proposé de nombreux exemples de l'interprétation dialectique des phénomènes naturels. On se rappelle le célèbre exemple du grain d'orge donné comme illustration de la troisième loi :

« Si un grain d'orge trouve les conditions qui lui sont normales, une transformation spécifique s'opère en lui sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, il germe : le grain disparaît en tant que tel, il est nié, remplacé par la plante née de lui, négation du grain. Mais quelle est la carrière normale de cette plante ? Elle croît, fleurit, se féconde et produit de nouveaux grains d'orge, et aussitôt que ceux-ci sont mûrs, la tige dépérit, elle est niée pour sa part. Comme résultat de cette négation de la négation, nous avons derechef le grain d'orge du début, non pas simple, mais en nombre dix, vingt, trente fois plus grand... »

« Il en va de même, ajoute Engels un peu plus loin, en mathématiques : prenons une grandeur algébrique quelconque, par exemple a . Nions-la, nous avons $-a$. Nions cette négation en multipliant $-a$ par $-a$, nous avons a^2 , c'est-à-dire la grandeur positive primitive, mais à un degré supérieur... » etc.

Ces exemples illustrent surtout l'ampleur du désastre épistémologique qui résulte de l'usage « scientifique » des interprétations dialectiques. Les dialecticiens matérialistes modernes évitent en général de tomber dans de pareilles niaiseries. Mais faire de la contradiction dialectique la « loi fondamentale » de tout mouvement, de toute évolution, ce n'en est pas moins tenter de systématiser une interprétation subjective de la nature qui permette de découvrir en elle un projet ascendant, constructif, créateur ; de la rendre enfin déchiffrable, et moralement signifiante. C'est la « projection animiste », toujours reconnaissable, quels qu'en soient les déguisements.

Interprétation non seulement étrangère à la science, mais incompatible avec elle, ainsi qu'il est apparu chaque fois que les dialecticiens matérialistes, sortant du pur verbiage « théorique », ont voulu éclairer les voies de la science expérimentale à l'aide de leurs conceptions. Engels lui-même (qui cependant avait de la science de son temps une connaissance profonde) avait été conduit à rejeter, au nom de la Dialectique, deux des plus grandes découvertes de son temps : le deuxième principe de la thermodynamique et (malgré son admiration pour Darwin) l'interprétation purement sélective de l'évolution. C'est en vertu des mêmes principes que Lénine attaquait, avec quelle violence, l'épistémologie de Mach ; que Jdanov plus tard ordonnait aux philosophes russes de s'en prendre « aux diableries kantienne de l'école de Copenhague » ; que Lyssenko accusait les généticiens de soutenir une théorie radicalement incompatible avec le matérialisme dialectique, donc nécessairement fausse. Malgré les dénégations des généticiens russes, Lyssenko avait parfaitement raison. La théorie du gène comme déterminant héréditaire invariant au travers des générations, et même des hybridations, est en effet tout à fait inconciliable avec les principes dialectiques. C'est par définition une théorie idéaliste, puisqu'elle repose sur un postulat d'invariance. Le fait qu'on connaisse aujourd'hui la structure du gène et le mécanisme de sa reproduction invariante n'arrange rien, car la description qu'en donne la biologie moderne est purement mécaniciste. Il s'agit donc encore, au mieux, d'une conception relevant du « matérialisme vulgaire », mécaniciste, et par conséquent « objectivement idéaliste », ainsi que l'a noté M. Althusser (6) dans son sévère commentaire de ma Leçon inaugurale au Collège de France. »

Le fait que Marx et Engels surestiment fortement leurs capacités en mathématique, ou que certains de leurs sectateurs les plus zélés aient raconté absolument n'importe quoi, n'atténue bien sûr en rien la pertinence éventuelle de certains de leur travaux (quoique des confusions de cette nature peuvent amener à avoir des doutes sur la validité de leurs raisonnements...). Par contre cela incite à reconsidérer ce qu'est le marxisme.

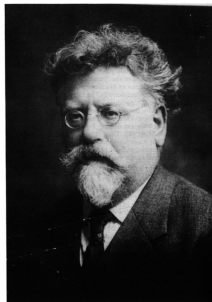
Pour ceux qui auraient encore des doutes sur l'existence d'une théorie pouvant tout expliquer, les extraits cités mettent fin à toute discussion ! On peut même aller plus loin et être stupéfait de voir que les hérauts du socialisme 'scientifique' aient pu faire des confusions de cette nature – et qu'ils aient quand même été pris très au sérieux.

Parler de socialisme scientifique est une aberration, tant au niveau scientifique qu'au niveau du socialisme. Si le socialisme scientifique n'existe pas, la dichotomie entre socialisme scientifique et socialisme utopique ne signifie plus rien, et on peut dire que le socialisme utopique n'existe pas non plus... car l'on sait bien que les utopies n'existent pas !

Reste le socialisme, qui sera uniquement ce que nous en ferons.

Toulouse, 09/05

- (1) Pierre Clastres (1934-1977). L'émission en question s'intitule « Les chemins de la connaissance », juin 1976, écoutable sur [http://www.tv-radio.com/ondemand/france_culture_\(aod\)/THEMA_ARCHIVES/THEMA_ARCHIVES20050817.RAM](http://www.tv-radio.com/ondemand/france_culture_(aod)/THEMA_ARCHIVES/THEMA_ARCHIVES20050817.RAM)
- (2) Laurent Schwartz (1915-2002) reçut notamment la médaille Fields en 1950. Il fut un des premiers trotskystes en France, avant de rompre à l'après-guerre.
- (3) Ouvrage d'Engel de 1878. Un chapitre est consacré à la « négation de la négation ».
- (4) En logique, la négation de la négation peut effectivement être « plus grande » (dans un sens qu'il faudrait convenablement définir) que l'assertion de départ, mais certainement pas de la façon décrite au-dessus !
- (5) Jacques Monod (1910-1976) reçut notamment le prix Nobel de médecine en 1965.
- (6) Louis Althusser (1918-1990), philosophe marxiste.



Rudolf ROCKER

(d'après l'éphéméride anarchiste)

Né le 25 mars 1873 à Mainz (Mayence) Allemagne.

Très jeune orphelin, il est élevé par un oncle républicain et devient relieur. Il adhère au "Jungen" (Jeunesses) du S.P.D (Parti Social Démocrate), qui forment une opposition au sein du parti. Il découvre l'anarchisme à la lecture de "Freiheit" de Johann Most. En 1891, il assiste au Congrès socialiste de Bruxelles. De retour à Mayence, fortifié par la lecture de "Dieu et l'Etat" de Bakounine, il rejoint un groupe anarchiste et mène une propagande anarchiste illégale qui attire sur lui l'attention de la police. En 1892, il se réfugie à Paris où il retrouve des exilés allemands et rentre en contact avec les anarchistes français dont Jean Grave. Mais après les persécutions policières de 1894, il part à Londres où vivent de nombreux anarchistes. Il traduit "Paroles d'un révolté" de Kropotkine en allemand, et se lie avec Max Nettlau. En 1896, il participe au Congrès international socialiste. En 1898, pour avoir fait l'éloge de l'Union libre, il est refoulé avec sa compagne Milly des Etats-Unis où ils souhaitaient émigrer.

Il commence alors à militer avec les ouvriers anarchistes juifs de Londres. Actif propagandiste (par la parole comme par l'écrit), il apprend le yiddish et fait paraître à partir de 1898 le journal "Arbeiter freund" puis "Germinal". En 1906, il prend part à la création du Worker's Freund Club and Institute et soutient les grèves des tailleurs (en 1906 et 1912). En 1907, à Amsterdam, il est un des secrétaires avec Malatesta, J-B Wilquet, John Turner et Schapiro du Congrès anarchiste international. En 1909, il est interdit de séjour en France après un meeting de protestation contre l'assassinat de Francisco Ferrer. En 1913, il fait une tournée de conférence au Canada, mais lorsque la guerre éclate il est interné par les autorités anglaises dans un camp comme "étranger dangereux". Expulsé d'Angleterre en mars 1918, il vit un temps chez Domela Nieuwenhuis à Amsterdam avant de rejoindre Berlin. Mais il est de nouveau interné (avec Fritz Kater) pour "incitation à la grève et atteinte à la sûreté de l'Etat". Libéré, il se consacre à reconstruire le mouvement anarcho-syndicaliste allemand F.A.U.D qui aboutit au niveau international, en décembre 1922, à Berlin, à la renaissance de l'A.I.T (anti-autoritaire). Souchy, Schapiro et Rocker en sont les secrétaires internationaux. Plusieurs de ses écrits sont publiés. Orateur, il donne également des conférences jusqu'en Suède (en 1929).

En 1933, fuyant les nazis, il rejoint les Etats-Unis où il tentera en 1936 de mobiliser l'opinion en faveur de la révolution espagnole. En 1937, il s'installe avec Milly dans la communauté anarchiste de Mohigan, et publie un de ses principaux ouvrages "Nationalisme et Culture". Après-guerre, les USA tentent de l'expulser, mais dans le même temps le retour en Allemagne lui est refusé. Il meurt donc aux USA en septembre 1958.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages tels que: "Les soviets trahis par les bolcheviks"(1921); "Anarchistes et rebelles"(1923); "Anarcho-syndicalisme"(1938); "Influence des idées absolutistes dans le socialisme"(1945), une biographie de "Max Nettlau, l'hérodote de l'anarchie"(1950) etc.

**Pour recevoir un exemplaire de notre Combat Syndicaliste,
envoyez vos coordonnées à**

CNT-AIT
7 rue Saint Remesy
31000 Toulouse
Tel/fax : 05 61 52 86 48

<http://cnt-ait-toulouse.fr>

Marx et l'anarchisme

Rudolf ROCKER

Suivi de :

Le socialisme scientifique n'existe pas !

DANS CE TEXTE DATANT DES ANNÉES 1920, RUDOLF ROCKER EXPLIQUE L'APPORT DE LA PENSÉE DE PROUDHON SUR CELLE DE MARX, ET MONTRE COMMENT CELUI-CI ARRIVA À CACHER CETTE INFLUENCE MAJEURE, AFIN DE MIEUX POUVOIR LA DÉNIGRER.

A LA MÊME ÉPOQUE QU'EST ÉDITÉ CE TEXTE, RUDOLF ROCKER PARTICIPE ACTIVEMENT À LA RECONSTRUCTION DE L'A.I.T.



CNT-AIT
